

Nathalie Gendreau

La peau d'Anna

Résumé

Après bien des années, un père se décide à écrire à sa fille. A 63 ans, Gérard Volène est atteint de la maladie d'Alzheimer. Le temps presse. Avant que la maladie n'emporte ses souvenirs, il souhaite retrouver celle qu'il n'a pas revue depuis 25 ans.

De son côté, Anna est paniquée à l'idée de se confronter à cet homme qu'elle ne reconnaît plus comme père. Mue par une force mystérieuse, elle finit cependant par accepter de le rencontrer. En s'engageant sur ce chemin escarpé du silence et des non-dits, elle ne se doute pas qu'elle va combattre ses peurs qu'elle a enfouies dans les nombreux tiroirs de sa mémoire. Les pièces du puzzle jaillissent, peu à peu, secret après secret, au rythme d'une enquête familiale, faisant émerger une autre vérité, celle qui permettra à Anna de se draper dans une nouvelle virginité.

La Peau d'Anna est une histoire d'amour fusionnel et ambiguë entre un père et sa fille, le cheminement d'une femme qui se libère d'un passé dont elle était prisonnière pour changer de peau et renaître à elle-même.

Extrait

Anna attendait sur le seuil, les mains fichées résolument dans son vieux manteau râpé. Elle était à l'heure. Il lui avait fallu sa détermination à en finir pour s'obliger à appuyer sur la sonnette. De la crainte arrimée au cœur, elle passa à l'agacement. Pourquoi tardait-on ? Sonner une deuxième fois lui était impossible. Alors qu'elle commençait à voir dans l'absence de Mme Pradin le signe du destin qu'elle n'avait pas à rencontrer son père, elle entendit des pas précipités. La porte s'ouvrit.

« Bonjour, mademoiselle Volène. Veuillez m'excuser, mais j'étais occupée avec votre père. » L'évocation du père effaça d'un trait l'irritation d'Anna. La peur reprit sa place, confortablement installée dans ses entrailles. Si bien installée qu'Anna n'arrivait pas à pénétrer dans l'appartement.

« Entrez, il vous attend. Il n'a pas bien dormi, mais il est là. Avec toute sa tête, je veux dire. » Anna ne répondit pas. Elle n'était déjà plus là. Un frôlement de l'employée de maison la ramena parmi les vivants. Anna balaya le vestibule du regard. Elle était face à un grand couloir sombre. Elle avisa la console où traînaient des clés, une liste de courses, un bloc-notes, le téléphone ; des pendules murales, toutes différentes, étaient accrochées ici et là, de chaque côté du mur, telles des cartes de visite grandeur nature. Son attention se porta sur le bout du couloir qui butait contre une porte close.

« C'est la bibliothèque. Votre père aime beaucoup la lecture. Lorsqu'il est bien, il s'efforce de lire. Il dit qu'il s'entraîne à ne pas mourir. Il a parfois d'étranges expressions...

— Merci, madame Pradin. Je préfère rentrer seule, si cela ne vous dérange pas », interrompit Anna d'une voix presque inaudible.

Mme Pradin se retira dans la cuisine en marmonnant qu'elle allait préparer le thé au cas où monsieur le demanderait. Anna ne l'entendait déjà plus. Elle entra. La pièce baignait dans une demi-obscurité. Une bibliothèque tapissait deux pans entiers de murs. Un vélo d'appartement dernière génération était installé dans un coin, prêt à l'usage. Un bureau en acajou trônait près de deux grandes fenêtres. Le soleil hivernal déversait par les volets entrebâillés un pâle rayon sur une pile de livres qui y étaient posés. Un ordinateur portable et une imprimante occupaient l'autre partie. Une imposante Comtoise était calée entre les deux fenêtres et d'autres pendulettes égayaient la pièce qui semblait inoccupée. Aucun mouvement ne troublait les cliquetis réguliers des mécanismes. Trois copies de toiles connues de Gustave Courbet étaient accrochées aux murs. Il y avait la Source à Fouras, commune située non loin de La Rochelle, le Coucher de soleil sur le lac Léman et Le

Désespéré. Anna connaissait ce dernier tableau. Mais en voir une reproduction chez son père la mit très mal à l'aise. Le Désespéré était, sous les traits de Courbet lui-même, la personnification du désespoir, de l'hallucination ou même de la folie.

Une odeur de tabac dissipa son malaise et réveilla sa mémoire. Ses narines la guidèrent vers une volute de fumée qui s'élevait au-dessus du fauteuil en cuir marron qui lui tournait le dos. Son père devait être assis là. Anna sentit son pouls s'accélérer. Elle avait très chaud. L'odeur particulière de la Gitane la projeta dans son enfance. À cette époque, elle savait toujours où se trouvait son père dans leur grande maison. Elle s'amusait à suivre la piste que laissait la fumée. Les parties de cache-cache ne duraient jamais bien longtemps. Même lorsqu'il ne fumait pas, elle le suivait grâce à l'odeur qui imprégnait sa peau et ses habits. Puis, brusquement, après l'abandon de son père, elle eut cette odeur en aversion. Elle lui causait de lancinants maux de tête qui déclenchaient souvent des nausées.

Aujourd'hui, l'odeur lui inspirait du dégoût et de la peur. Elle avança pourtant vers le fauteuil en respirant sur la pointe des pieds. Son cœur s'était mis en veille. Elle distingua quelques rares cheveux. Elle stoppa, estimant qu'elle avait fait assez de chemin.

« Je suis là », dit-elle d'une voix qu'elle voulait neutre.

Une main posa un livre sur une table basse, ainsi qu'une cigarette qu'elle écrasa. Anna ne voyait que les longs doigts, ces mêmes doigts effilés qu'elle s'amusait à compter toute petite lorsqu'elle découvrit la magie des chiffres. Cette façon d'apprendre la faisait rire. Car, en même temps qu'elle comptait fièrement, son père faisait craquer ses articulations.

Gérard Volène se leva en se tenant aux accoudoirs. Son corps se délia difficilement. Il lui tournait toujours le dos. La respiration d'Anna trébucha. Elle dut faire un immense effort pour libérer sa gorge en déglutissant. Enfin, l'air rentra dans ses poumons oppressés. Son père se retourna. Il était en contre-jour. Anna ne reconnut pas l'homme en premier lieu, mais l'habit. Gérard Volène était tiré à quatre épingle dans son costume gris rayé. En revanche, elle le trouva moins grand et un peu plus empâté. Le vieil homme qui avançait vers elle était loin de ressembler à ce géant magnifique de ses premiers souvenirs.

Elle distingua enfin son visage. Elle le reconnaissait. Pourtant, il avait changé. Le trait s'était un peu épaissi. La peau ondulait par vagues inégales, celles de son front bourrelé, de ses yeux cernés, de ses joues tombantes et de son cou flétri. Il esquissait un sourire mendiant. Des rides émaillaient les commissures de sa bouche. Anna les compara à des moustaches de félin. À savoir s'il était un bon gros matou ou le grand méchant loup ! Elle se méfia instantanément de ce sourire. Elle renforça ses défenses instinctivement. Cette méfiance incita l'homme à s'arrêter dans son élan pour laisser une bonne distance entre eux. Soudain, il blêmit. Il venait de reconnaître le manteau que sa fille n'avait pas quitté.

« Bonjour, ma Princesse..., dit-il enfin, concentrant son regard sur le visage de sa fille.

— Cessez de m'appeler ainsi, se défendit Anna, très mal à l'aise avec ce regard. Je ne suis plus votre Princesse depuis longtemps. Je ne l'ai d'ailleurs jamais été. »

Gérard Volène ravala son espoir.

« Je me faisais une joie de te revoir. Pourquoi gâches-tu cet instant ?

— Vous avez bien gâché ma vie. Qu'est-ce qu'un instant ? » répliqua Anna, du tac au tac.

Gérard Volène chancela. Il ne savait si c'était la sécheresse de la voix ou le vouvoiement qui le touchait le plus.

« Alors pourquoi es-tu là si ma vue t'est aussi insupportable ?

— On me dit que votre fin est proche. Je voulais voir votre déchéance pour arracher de mon esprit l'image idéale de ce père monstrueux. Mais je suis déçue. Vous n'avez pas l'air en si mauvais point. Vous m'avez trompée avec la complicité de votre garde-chiourme. C'est abject ! »

La colère avait pris possession d'elle quand elle se crut être l'objet d'une imposture. Tant de haine couvait. Tant de rage aussi.

Les mots étaient comme des morsures. Gérard Volène, abasourdi par la hargne de sa fille, fit un pas en arrière, pensant peut-être que ce recul pouvait l'épargner. Sa respiration devint plus saccadée. Il se ratatina imperceptiblement. Le regard d'Anna était si froid, si implacable que le sien raccrocha ses espérances dans le placard de l'oubli.

« Julie, ma chérie ! Je ne t'attendais plus ! Tu as failli oublier notre heure. J'ai fini de réparer la boîte à musique de Mme Olympe. Elle va venir la récupérer. Mais j'ai quelques instants pour toi. Viens donc t'asseoir près de moi. Je vais sonner le thé. » Joignant le geste à la parole, il secoua une clochette qui reposait sur le bureau. La porte s'ouvrit. Mme Pradin entra.

« Madame est rentrée. Servez-nous vite le thé. Ma femme l'aime avec un nuage de lait et sans sucre. N'est-ce pas, ma chérie ? » dit-il à sa fille.

Celle-ci fut freinée dans sa vindicte. Elle ne savait plus quelle attitude adopter. Mme Pradin vint à son secours.

« Faites semblant d'être sa femme. Vous lui feriez beaucoup de peine si vous lui tourniez le dos...

— Mais je ne peux pas faire une chose pareille ! C'est inconcevable, voyons !

— Acceptez juste de prendre le thé et de bavarder de tout et de rien avec lui, je vous en conjure. Contrarier un malade d'Alzheimer peut déclencher des crises de violence. Votre père est particulièrement sujet à ces crises depuis votre lettre, rétorqua l'employée, dissimulant à peine sa réprobation. Heureusement pour lui, il l'a oubliée ! Mais je crains que le mal ne soit fait. »